

En examinant le sang et les diverses sécrétions des malades atteints de variole, je découvris une grande quantité de bactéries, tenant le milieu entre le *bacterium termo* et le *bacterium punctum*; cette espèce n'ayant jamais été décrite par aucun micrographes, je lui donnai le nom de *Bacterium Variolaris*, bactérie de la variole ou de la picotte. C'est dans le pus des pustules et dans l'urine des malades que ces animalcules se trouvent en plus grande abondance; la transpiration et les autres sécrétions en contiennent aussi, mais en moindre quantité; cependant les matières alvines en sont remplies. Plus la variole est confluyente et maligne, plus le nombre des bactéries est considérable. Les gales qui se détachent pendant la desquamation, et qui sont formées par la condensation de la lymphé et du pus variolique, contiennent encore très-longtemps après leur chute des bactéries varioliques à l'état de mort apparente, mais qui ressuscitent en peu d'heures si on redissout les gales dans un peu d'eau tiède. Cette matière vénéreuse reproduit la variole par l'inoculation. Les gales produites par la vaccination contiennent les mêmes infusoires, à l'exception que dans celles-ci les bactéries sont moins abondantes.

Le *bacterium variolaris*, nov. sp. bactérie de la variole, appartient à la classe *Zoophytes infusoires asymétriques*, au premier ordre des infusoires sans organes locomoteurs visibles, se mouvant par l'effet de leur contractilité générale: il se range dans la première famille des *vibrioniens*, genre d'animaux vénéreux. C'est un animalcule filiforme, cylindrique, un peu aplati transversalement, trois à cinq fois aussi long que large, d'un blanc grisâtre ou fauve, transparent, obtus aux extrémités; quelquefois ils sont assemblés deux ou trois à la suite l'un de l'autre, par suite de la division spontanée. Leur longueur est de $\frac{1}{1000}$ à $\frac{1}{4000}$ de millimètre et l'épaisseur de $\frac{1}{10000}$ à $\frac{1}{100000}$ de millimètre. Ils sont animés d'un mouvement vacillant non ondulatoire, et se reproduisent par segmentation comme la plupart des animaux de cette espèce. Ils prennent naissance et se développent dans les eaux putrides, ainsi que dans les matières animales et végétales se trouvant dans les mêmes conditions de putridité. L'atmosphère des marais putrides, ainsi que celle des eaux stagnantes dans le même état, en contient des milliards. Ils se rencontrent aussi dans l'air des appartements qu'habitent les malades atteints de la variole, ainsi que dans l'air des charniers où il y a des cadavres de varioleux. Ces animalcules comme ceux des autres maladies contagieuses, s'attachent facilement aux hardes et au linge des personnes visitant ces lieux insalubres, et qui ensuite peuvent les transporter dans le sein de leur famille et y apporter ainsi le germe de maladies mortelles. Ces infiniments petits sont tellement déliés, que le bout d'un cheveu ordinaire peut en contenir de 1,500 à 3,000, c'est pourquoi ils peuvent facilement pénétrer tous nos organes et envahir la masse du sang qu'ils empoisonnent comme de véritables poisons septiques.

Au mois de juillet, l'année dernière (1873), en faisant l'analyse de l'air corrompu qui entourait les eaux croupissantes de certains quartiers de la ville, n'y ai-je pas découvert les germes (*bacterium variolaris*) qui aujourd'hui sont la cause du terrible fléau qui sévit contre nous, malgré le dévouement de mes honorables confrères, messieurs les *vaccinateurs*? Quel est donc le moyen préservatif contre cette terrible et dégoûtante maladie?... Ce n'est certainement pas l'inoculation du *virus vaccin*, qui introduit dans le système les terribles bactéries variolieuses, qui sont elles-mêmes la cause de la *variole* ou *picotte*?... Quel est le médecin qui inoculerait le *virus rabique* pour préserver de la rage?... Quel est celui qui inoculerait le *virus charbonneux*, comme préservatif contre le charbon?... Quel est celui qui inoculerait des *matières putrides* pour préserver contre les fièvres putrides?... Enfin, quel est celui qui inoculerait le sang d'un malade atteint de *fièvre typhoïde* comme préservatif contre le typhus?...

Le *virus vaccin* n'est-il pas analogue à ceux cités plus haut?.....

Encore une fois, quel est donc le moyen préservatif contre cette terrible maladie?..... Je n'en connais qu'un: c'est l'hygiène, qui nous enseigne la manière de détruire toutes les bactéries connues et inconnues. Qu'on fasse disparaître les eaux corrompues et toutes les matières végétales et animales en état de décomposition, qu'on purifie l'air de tous les miasmes et de toutes les effluves délétères; qu'on observe la plus grande propreté sur soi et dans sa maison; qu'on ne fasse usage que d'aliments sains et nutritifs; qu'on évite les excès dans la boire et le manger; de suite nous verrons disparaître toutes les maladies épidémiques et contagieuses; plus de variole, plus de choléra, plus de typhus, plus de fièvres pestilentiennes, plus de dysenterie, plus de fièvres éruptives, plus de maladies charbonneuses, etc., etc. Enfin, la masse du genre humain ne pourrait mourir que de vieillesse ou de mort accidentelle

DR. J. A. CREVIER.

(A continuer.)

RENCONTRE

C'était un soir de juin. L'ombre sur la cité
D'roulait les replis de son immense écharpe,
Le firmament avait toute sa majesté,
Et la brise tout bas chantait comme une harpe.

Et les petits oiseaux, ivres de liberté,
Eparpillaient dans l'air leurs notes inspirées;
Et, sans bruit, sur ses rocs le grand fleuve indompté
Dénouait les cheveux de ses ondes dorées.

Et les derniers lambeaux de l'angelus du soir
Semblaient flotter encore, égrenés dans l'espace;
Et moi j'allais, rêveur, mêlé sans le savoir
Aux bruyants tourbillons de la foule qui passe.

Depuis longtemps j'errais, l'œil vers les cieux levé....
Tout à coup, au détour d'une étroite ruelle,
J'aperçus, étendue ivre sur le pavé,
Une femme en haillons, mais qui me parut belle!

Je m'approchai. Des pleurs voilaient son œil en feu...
Elle parlait: sa voix était entrecoupée;
Parfois elle levait son poing vers le ciel bleu....
Alors un nom tombait de sa lèvre crispée.

C'était encore un coup de la fatalité,
Devant qui si souvent le front de l'homme ploie!....
Autrefois elle aimait... mais l'infidélité
De son amant l'avait faite fille de joie.

Devant ce noir tableau qui me faisait souffrir,
Qui rouvrait dans mon cœur des blessures nombreuses,
Étouffant un sanglot, je me hâtai de fuir....
Mais j'eus toute la nuit des visions affreuses.

W. CHAPMAN

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite et Fin)

Je partis avec trois piastres et demie dans ma poche pour me rendre jusqu'à Détroit, à trente-huit heures de distance; mais j'étais dans le Pullmann et mon lit était payé! Dieu! quel admirable trajet! quel manteau soyeux et luxuriant que ces prairies de l'Illinois et de l'Iowa! Et les bois, et les jardins, et les villas! quelle puissance, quel luxe de végétation! Le chemin de fer semble courir sur des flots lentement balancés, ou plonger et replonger avec eux suivant les caprices de la brise.... Mais je ne veux plus m'arrêter en route pour peindre ou raconter quoi que ce soit; l'impatience d'arriver gagne jusqu'à ma plume qui galope et tremble à la fois sur le papier; la patrie est là à l'horizon, je cours, je vole. Déjà j'ai senti comme des souffles échappés du grand St. Laurent et qui ont franchi les montagnes et les plaines.... non, non, pas encore.... il va me falloir attendre cinq jours de plus à Détroit. Mais qu'importe! Une fois là, je n'aurai plus que deux cents lieues à faire pour atteindre Montréal; trente heures de marche et j'aurai traversé le continent, j'aurai fait deux fois onze cents lieues comme un éclair glissant sur un nuage; encore une semaine pour compléter le mois et demie dans lequel s'est accompli ce double voyage.

J'arrivai à Détroit le jeudi matin et je dus attendre jusqu'au mardi suivant que le reste de mes cent dollars me fût expédié d'Omaha. Le mercredi soir, à six heures, j'arrivais à Montréal. C'était bien vrai; j'étais de retour, mais je ne pouvais pas y croire et je n'osais me montrer. Les circonstances de mon départ avaient été telles qu'un retour aussi subit devait ou me rendre ridicule, ou paraître comme une fantaisie exorbitante; heureusement que j'avais eu assez de malheurs, assez d'épreuves et assez de souffrances, pendant ce court espace de temps, pour me protéger contre tous les sarcasmes. Je me réservais d'écrire mon voyage, de faire voir qu'on ne fait pas deux mille lieues par caprice, dans des conditions aussi douloureuses, qu'on ne s'expatrie pas, et qu'on ne revient pas surtout, sans avoir puisé dans l'excès même de ses maux un courage qui élève au-dessus de la raillerie et qui impose aux plus incrédules.

Mais à peine avais-je mis le pied dans les rues de Montréal, à peine la patrie m'était-elle rendue, que la moitié de ce que j'avais souffert était déjà envolée dans l'oubli, et je n'en étais que plus hésitant. Il me semblait que je n'avais pas assez la physionomie de tant de cruelles épreuves, que j'aurais dû avoir une figure émaciée, de grands yeux enfoncés dans leur orbite, toutes les apparences d'une agonie prochaine; et, au lieu de cela, je revenais avec une contenance, une vigueur et une allure que j'étais loin d'avoir eues en partant! Cela était pourtant facile à expliquer; la joie du retour et l'espérance en l'avenir, substituées à la douleur du départ et à un désespoir profond, avaient opéré ce rapide changement. Il est des maladies terribles, dont la violence est extrême, mais dont on guérit en vingt-quatre heures lorsqu'elles n'ont pas amené la mort. L'excès de la fatigue physique est toujours salutaire lorsqu'il s'arrête à la limite où il peut devenir fatal; il en est ainsi de la douleur, semblable à une fièvre intense qui, lorsqu'elle est vaincue, équivaut à un renouvellement complet du système. Chez les natures élastiques, douées d'une sensibilité et d'une mobilité telles que les impressions de toutes sortes s'y succèdent comme autant de coups de foudre non interrompus, la souffrance et le bonheur ne peuvent jamais être calmes; les transports de l'un élèvent jusqu'aux nues, les abattements de l'autre précipitent dans des abîmes pleins de ténèbres.

Mais maintenant, revenu dans la patrie, tout étonné de sentir encore en moi la vie et l'espérance, je ne tardai pas à mesurer les résultats futurs et la portée d'une épreuve que, pendant deux mois, j'avais regardée comme mortelle. Je crus découvrir en moi un autre homme, sorti du creuset du malheur, avec une faculté nouvelle, la seule qui pût désormais bien gouverner ma vie, et dont le défaut avait causé tous mes malheurs jusqu'alors. Je me demandai si cette succession précipitée, brutale d'événements tous tournés contre moi, et agissant comme avec une intelligence féroce jusque dans les plus petits détails, était bien simplement une fatalité, s'il ne fallait pas remonter à une loi plus haute, loi d'une volonté inflexible, pour qui tout est préconçu et déterminé d'avance. Je me demandai si c'était bien un sort aveugle et inconscient, celui qui s'était acharné sur moi avec cette suite et cette précision implacables, et pour la première fois, impuissant révolté, toujours vaincu, j'entendis les accents de la grande voix intérieure, la conscience, et je compris cette fatalité divine qui s'appelle l'expiation, aussi né-

cessaire, aussi juste qu'elle est universelle, et à laquelle on croit en vain pouvoir faire exception. Je courbai mon front devant Dieu en le sentant inexorable et je reconnus l'imminence de sa miséricorde dans cette torture salutaire qui, au lieu de me rendre méchant, m'avait éclairé et soumis; je reconnus surtout que si je ne pouvais encore espérer le bonheur, qui ne vient qu'après l'expiation, du moins j'avais déjà la résignation qui est le commencement de la force.

J'étais parti le désespoir dans l'âme, je revenais presque victorieux de moi-même: l'amertume de mes regrets se changeait rapidement en un mélancolique retour vers les choses du passé, qui n'abandonne pas un instant mon esprit, mais qui ne le tourmente plus, qui touche toujours mon cœur, mais sans le déchirer, qui me donne une paix de jour en jour plus profonde, si ce n'est l'oubli qui est au-dessus de tous les efforts, et que je ne cherche pas d'ailleurs, parce qu'il n'est pas autre chose que le tombeau de l'âme ou le vide dans la vie. Enfin je revenais transformé, tout prêt à commencer une existence nouvelle, et plus digne peut-être cette fois d'en atteindre l'objet.

Mes amis que je craignais tant d'abord de revoir et dont je voulais à tout prix éviter les rires, vinrent tous au-devant de moi comme s'ils ne m'avaient pas vu depuis longtemps déjà et comme si j'étais réellement un ressuscité. Mais, au milieu des joies et des transports du retour, j'avais toujours devant moi l'image de Québec, ce cher vieux Québec, dont j'ai tant ri et que j'aime tant, ce bon petit nid qu'on ne quitte jamais tout entier et où l'on revient toujours, ramené par son cœur.

Seulement cinq semaines après je pus y revenir, et de suite j'allai faire une longue marche sur le chemin de Ste. Foye, cette avenue incomparable où tant de soirs j'avais été promener mes rêves et mes plus douces illusions. Là, je rassemblai tous mes souvenirs, et des larmes chaudes comme celles des premiers âges de la vie, des larmes d'une source toute nouvelle jaillirent de mon âme consolée. Puis je pris la route du Belvédère, je longeai le chemin St. Louis et j'arrivai sur la plate-forme, à l'heure où je pouvais être seul, où le flot des promeneurs ne viendrait pas troubler l'attendrissement de mes pensées.

Ah! que vous dirais-je, que vous dirais-je, lecteurs, en terminant ce long et douloureux récit pendant lequel plus d'un d'entre vous peut-être a partagé mes cruelles angoisses? Je restai bien longtemps, bien longtemps sur cette plate-forme d'où mon regard embrassait un si large et si magnifique morceau de la patrie. A cette hauteur mon âme s'élevait avec le flot de ses innombrables souvenirs, mêlé cette fois à celui des espérances dont le cours semblait s'être si longtemps détourné de moi. Je revis mon passé disparu, comme si c'était pour la dernière fois; j'en regardais s'éloigner une à une les ombres muettes qui me quittaient tristement; il y avait là bien des sourires et des regards qui m'attiraient encore, mais je n'en pouvais, hélas! retenir un seul: ils s'enfuyaient, et pourtant je les voyais toujours. Oh! non, non, chères et douces choses envolées; vous me resterez quand même. Ce n'est pas moi qui mettrai sur vous le lindeuil, et le temps ne peut rien dans mon cœur. Ce qui me reste à vivre ne vaut pas ce que j'ai vécu; je vous suivrai toujours et jamais aucune nuit ne vous dérobera à mes yeux. Toutes, toutes, désormais, vous m'êtes chères; vous, à qui je dois mes bonheurs fugitifs, je vous bénis, et vous, à qui je dois mes longues angoisses, je vous pardonne. Laissez, laissez au moins la trace de votre fuite pour qu'elle éclaire les tristes années qui me restent; l'ombre de ce qui fut cher a encore plus de clarté que l'éclat de l'espérance, de même qu'un souvenir heureux vaut souvent plus que le bonheur.

Qu'importe que vous soyez le passé! Est-ce que des fleurs qui tombent ne sort pas le germe qui fécondera les plants nouveaux? C'est à vous, à vous qui ne pouvez mourir, que je dois le meilleur, le plus vivant et le plus vrai de moi-même.

Lorsque je vous crus perdues pour toujours, je poussai un cri funèbre qui retentit dans bien des cœurs; aujourd'hui je vous retrouve décolorées, pâlies, gardant à peine un fantôme de vous-mêmes, mais cela suffit désormais au fantôme de ce que j'ai été. Le passé qui s'échappe en laissant à l'homme une dernière illusion est une force de plus: il s'y retrempe, il mesure l'étendue de ce qu'il a souffert, et en se voyant sorti des épreuves, il conserve toute la confiance et toute l'énergie de l'attente.

O mon pauvre vieux Québec! je te retrouve donc, toi, toi que je croyais pouvoir fuir; je te retrouve avec le parfum, avec le sourire encore empreint de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre pendant quatre années; je te retrouve, toi qui n'a pas une rue, pas une promenade, pas un jardin, pas un bosquet qui ne fut le confident de mes solitaires rêveries et de l'épanchement intarissable de mon âme. Tu avais eu tout, tout de moi; je t'avais même engagé l'avenir, et j'avais juré de ne jamais te quitter, en récompense de ce que tu m'avais inspiré de touchantes et de délicieuses chimères. Et pourtant! Je t'ai raillé, je t'ai insulté, j'ai redoublé sur toi les coups; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime, je t'aime!

Rien n'est beau dans le monde comme toi, mon pauvre Québec, et le monde, je le connais. L'admiration que tu inspires est encore bien au-dessus du langage que tu parles au cœur. L'étranger qui voit tes débris entourés du cadre majestueux de tes montagnes qui s'étendent bien au-delà du regard, te contemple encore moins dans la grandeur prodigieuse par la nature que dans les innombrables souvenirs enfermés dans ton sein. Tu es vieux, décrépît, tu fatigues dans ta ceinture de remparts, mais tu es la majesté sainte des grandes choses que le temps seul, après de longs efforts, parvient à effacer. Pour moi, désormais, tu es sacré, et dans toute cette Amérique si jeune et si fière de sa jeunesse, je n'ai encore rien vu de si jeune que tes ruines.

Oh! quand je me reporte vers mes rêves si violemment et si cruellement interrompus, je me demande ce que je puis croire désormais ici-bas, et sur quelle poussière nouvelle je vais essayer désormais de bâtir pour l'avenir. Tout est donc déception, illusion, chimère! Jusqu'au bonheur lui-même qui me trompait.... Et pourtant il n'y a rien de vrai sans lui, et en dehors de lui qu'y a-t-il, et que me restera-t-il après l'avoir rêvé?

Je vais me mêler à la foule des ombres qui s'agitent, et je vais essayer aussi d'avoir des passions vulgaires et de me faire une place dans le vide. Je vais descendre dans le flot bourbeux des intérêts et des mesquineries ambitieuses, où la plupart des hommes noient leur âme et achèvent de perdre ce qui leur reste de l'empreinte divine; je vais retomber, positif et réel, sur cette terre où je n'ai jamais pu prendre racine, et que je peuplais sans cesse des fantômes de mon imagination.....

Adieu, adieu, illusions! charmes, transports, enivrements de ma jeunesse à jamais disparus. Je m'enfuis loin de votre tombeau, comme le marin quitte le navire perdu où il a essuyé